« Le jour de la rentrée, François est venu se coller à côté de moi. Il est resté mon voisin de table jusqu'en terminale. » Depuis la classe de dixième (l'équivalent de l'actuel cours élémentaire), Michel Aubry est élève au lycée jésuite Notre-Dame de Sainte-Croix au Mans, à deux pas de la riche avenue Bollée, la voie, dans toute la ville, la plus piquetée d'hôtels particuliers bourgeois. Michel ne croit pas que le nouveau venu ait confié au hasard le choix de sa place dans cette classe de seconde. Ici, il est un *"*ancien*"*, un "repère" et de son point de vue, François a instantanément compris l'intérêt qu'il avait à le côtoyer. Les deux jeunes gens sont assis à la table du premier rang, François, côté fenêtre. En cette année 1969, ils intègrent la classe de seconde littéraire A2. Sur l'annuaire des élèves, expressément réservé à l'usage des familles, il est précisé que François est pensionnaire (il le sera deux ans) et qu'il a choisi l'espagnol en deuxième langue. Dans ce document confidentiel, tous les noms et prénoms des parents d'élèves sont consignés, avec leurs adresses et leurs numéros de téléphone. François est le seul élément dont les parents y sont dénommés *« Maître Fillon et Mme »*.

François intègre donc l'établissement le plus coté de la région, celui qui – entre autres noms mémorables – a accueilli Jean-Yves Empereur. Il se trouve que le futur égyptologue est Manceau, mais, comme à Parigné-le-Pôlin, le recrutement des élèves franchit allègrement les frontières du département. A Sainte-Croix, la discipline est aussi *« très stricte ».* Jacques Cloître est surveillant général et il a en charge de la faire respecter. François se lève à six heures trente, file en études à sept heures, petit-déjeune à sept heures trente, assiste à la messe, *« obligatoire »*, et bénéficie d'une récréation d'un quart d'heure avant d'entrer en cours.

Il déjeune au troisième service, après que les élèves des classes de terminale et de première aient mangé. Quand les enseignements sont terminés, il retourne à l'étude. Puis dîne à dix-neuf heures. François s'endort dans un dortoir d'une petite cinquantaine de lits avec tous les autres élèves de sa division. *« L'extinction des feux était fixée à vingt-deux heures. Le silence devait être absolu jusqu'au lendemain matin. »* En tirant sur ses coudes, les mains de Jacques Cloître se disjoignent et fauchent l'air. Le surveillant général insiste : *« Ab-so-lu. »*

Le jeudi, François se rend aux côtés des personnes âgées habitant les quartiers déshérités du Mans – vers les Glonnières – activité sociale là encore obligatoire*. « Le plus souvent, les internes apportaient du charbon à ces personnes. »* Au gré de ce rythme de vie spartiate, Jacques Cloître décèle chez François *« une forte personnalité »*, dont les résultats scolaires – *« comprenez qu'ils soient aujourd'hui secrets »*[1] – sont ceux de *« quelqu'un qui donne ce qu'il a à donner, mais qui a donné… moins qu'il ne le pouvait ».*

Et côté condisciples, comment François est-il perçu ? *« "*Choupette*" n'était pas du tout un élève brillant. Il s'arrangeait pour être dans la bonne moyenne… »* "Choupette", c'est le surnom que la classe a donné à François. Pourquoi "Choupette" ? "Choupette"… comme la Coccinelle numéro cinquante-trois du film de Robert Stevenson (*Un amour de Coccinelle*) ? "Choupette"… comme une variété de pommes de la Sarthe ? Ce sont les hypothèses que Jean-Marie Foubert, journaliste à *L'Orne Hebdo,* avance dans l'édition du 14 décembre 2010. Mais non, le surnom de

(1) En 2010, "quelqu'un" s'est procuré le dossier scolaire de l'élève François et en a mis en ligne une partie sur Internet. Dans son édition web du 27 juin 2011, Rue89 a publié des copies et des captures d'écran de quelques-uns de ces documents.